

devoir, devront découler des règles, des conseils et des méthodes vraiment scientifiques pour la culture physique de l'homme et de l'enfant.

En cette analyse est faite de main de maître. Le docteur Lagrange n'est pas un physiologiste en chambre. Les doctrines qu'il soutient et qui, surtout en ce qui concerne la fatigue et l'entraînement, n'avaient jamais été présentées avant lui avec cette rigueur et cette méthode, sont appuyées sur des observations nombreuses, recueillies au cours d'une longue pratique médicale, sur les expériences originales, faites par l'auteur sur lui-même, toujours au grand profit de la science, et quelquefois, paraît-il, au détriment de sa santé.

La seconde moitié du livre se lie étroitement à la première. Après l'exercice en général, les exercices particuliers. Et d'abord, les exercices sont classés, non pas artificiellement, non d'après des caractères extérieurs et superficiels, mais naturellement, après leurs effets physiologiques. L'auteur distingue les exercices de force, de vitesse et de fond. Il expose les résultats généraux et locaux que ces divers genres de travail peuvent produire sur l'organisme. Enfin, dans un dernier et très remarquable développement, il examine le rôle que joue le cerveau dans les exercices du corps. Toute cette partie de l'ouvrage est en fait intéressante, on verra ingénieusement, en analyses pénétrantes, aboutissant à des conclusions nouvelles et de nature à modifier profondément des erreurs généralement suivies dans la gymnastique, et en particulier dans la gymnastique scolaire du premier âge.

Citons l'établi du mécanisme par lequel sont obtenus certains bénéfices très importants de l'exercice : le développement des poumons, par exemple. Ici l'auteur combat avec succès des idées erronées que plusieurs médecins soutiennent encore.

Citons encore les chapitres intitulés *Exercices qui déforment*; *Exercices qui ne forment pas* (1^{er} et 5^e de la 5^e partie), dans lesquels il est démontré comment certains services, mal à propos pratiqués, peuvent mener de fâcheuses conséquences : déformations de la colonne vertébrale, déformations de la taille, etc.

Signalons, enfin, l'analyse si curieuse par laquelle l'auteur, déterminant la part respective que reviennent dans les mouvements aux deux agents essentiels : la fibre musculaire et la cellule nerveuse, établit que le cerveau travaille toutes les fois que le muscle agit; démontre la qualité et la quantité de ce travail cérébral sous ses diverses formes : effort volontaire, coordination des mouvements, excitation latente; prouve que dans certains exercices, tels que l'escrime, la gymnastique aux appareils et en général dans tous les exercices dits « artificiels et difficiles », la dépense nerveuse est considérable; que, par suite, ces mouvements doivent être ou fort utiles ou fort dangereux, suivant les sujets et les circonstances; et enfin, conclut à la supériorité des exercices faciles ou jeux, sur les exercices athlétiques dans la gymnastique scolaire, surtout dans celle des jeunes enfants.

Il n'est guère possible, par une analyse concise et quelques indications sommaires, de donner une juste idée de ce ouvrage. Il faut le lire pour comprendre le succès qu'il a obtenu et pour s'expliquer comment tant de vues neuves et d'observations ingénieuses ont frappé les savants, ému les pédagogues et inspiré les publicistes; comment quatre éditions se sont rapidement succédées, en même temps que les traductions paraissaient en Angleterre et en Italie; comment enfin l'Académie des Sciences a justement consacré le mérite

éminent de l'ouvrage, en lui décernant un prix qu'elle n'accorde jamais qu'à des recherches originales.

II. — Nous avons dit que le second ouvrage du docteur F. Lagrange était une suite et un complément du premier. Il n'est, en effet, que l'application aux enfants et aux jeunes gens des principes déduits de l'étude de l'exercice en général. Après avoir exposé les effets physiologiques et pathologiques de l'exercice, l'auteur s'est proposé dans ce nouveau travail d'indiquer, parmi ces effets très divers, ceux qui sont conformes et ceux qui sont contraires à l'hygiène de l'enfant.

Le ton de ce livre diffère sensiblement de celui du premier. Il s'adresse un peu moins aux savants et un peu plus au public. Les traits familiers, les anecdotes abondent. Mais ces détails conduisent à la démonstration. Sous une forme aisée, et sans la moindre ombre de pédanterie, l'auteur nous donne un véritable petit traité d'éducation physique, divisé en cinq parties.

Au début, une distinction fondamentale qui n'avait jamais été faite, du moins avec autant de précision, entre les exercices naturels et les exercices artificiels. Cette distinction elle-même conduit à prouver qu'il y a deux sortes de gymnastique : une gymnastique athlétique et une gymnastique hygiénique, très différentes dans leurs moyens et dans leurs buts : la première visant surtout à augmenter la force musculaire; la seconde se proposant de consolider la santé générale, en activant et fortifiant les grandes fonctions organiques et notamment les fonctions respiratoires.

Faute d'avoir su faire bien nettement cette distinction, on a peut-être un peu oublié, dans nos systèmes de gymnastique scolaire, cet axiome de sens commun : que l'exercice ne doit pas être un but, mais un moyen; qu'il ne s'agit pas du tout de développer prématurément chez les enfants, à l'aide d'exercices difficiles et d'efforts intenses, le système musculaire; qu'on ne veut pas produire des athlètes et des acrobates, mais simplement des hommes bien équilibrés et bien portants.

Cette vérité essentielle inspire en quelque sorte tout l'ouvrage de l'auteur. Elle se retrouve au fond de tous ces chapitres si nouveaux, et que nous regrettons de ne pouvoir même analyser, sur les *exercices en plein air*, sur l'*élévage de l'enfant*, sur la *gymnastique des filles* (3^e partie), sur la *fatigue chez l'enfant et chez l'adolescent*, et enfin sur l'*entraînement préalable* (4^e partie), où sont indiquées les règles précises à suivre dans la progression du travail, et les signes certains auxquels on peut reconnaître l'état d'entraînement.

Ainsi l'auteur passe successivement en revue toutes les questions qui ont trait à la pratique des exercices physiques. Il descend aux plus minutieux détails, estimant qu'en matière d'hygiène, il n'y a pas de petites vérités. Mais il prend le mot d'« hygiène » dans un sens élevé, c'est-à-dire comme l'art d'assurer l'équilibre de la santé morale, aussi bien que celui de la santé physique : « Selon nous, une méthode hygiénique est incomplète si elle ne fait que développer les poumons et donner de la vigueur aux muscles. Et ces résultats seraient particulièrement insuffisants dans notre siècle de « névrosés », où l'impressionnabilité nerveuse est si exagérée, la volonté si faible, l'imagination si exaltée. »

« En étudiant, parmi les effets « hygiéniques » de l'exercice, ceux qui ont trait à la moralisation de l'enfant, à l'éducation de la sensibilité, de la volonté et du courage, nous nous sommes beaucoup écarté du

plan ordinaire des traités de gymnastique, mais nous sommes resté dans l'esprit de la science moderne qui tend à établir, à l'aide de données des plus positives, l'influence des agents physiques sur les facultés morales. »

Ajoutons que par ces développements qui font l'objet de la 4^e et de la 5^e partie de son livre, l'auteur répond parfaitement à un des vœux du programme du concours demandant que l'influence morale des exercices physiques fut mise en lumière. Signalons le chapitre si original intitulé *le rôle hygiénique du plaisir*, où, avec un grand charme d'expression, l'auteur développe à fond cette théorie, effleurée seulement par Herbert Spencer, que la joie est un véritable tonique, et qu'il ne suffit pas, pour que l'exercice soit hygiénique, qu'il donne aux muscles assez de travail, ni que le travail soit bien distribué dans toutes les régions du corps, et que chaque muscle en ait pris sa part. Il faut que le cerveau y trouve, lui aussi, son bénéfice; il faut que l'exercice soit récréatif. Imposer à l'enfant des exercices dépourvus de tout attrait, c'est plus qu'un manque de sollicitude, c'est une faute d'hygiène.

Signalons aussi le chapitre sur la *moralisation de l'exercice*; celui sur l'*hygiène du cerveau*; et enfin les considérations finales qui, sous le titre de *Questions pratiques*, sont comme les conseils du médecin venant compléter ceux de l'hygiéniste et du moraliste.

Ces deux volumes ont près de 700 pages. Il serait prodigieux qu'une œuvre si vaste n'eût soulevé aucune contradiction sur aucun point. Ce prodige ne s'est pas produit, et quelques membres de la commission ont fait des réserves sur un certain nombre d'assertions de détail. Mais en somme, nul n'a contesté la haute valeur du travail dans son ensemble.

L'originalité du docteur Lagrange consiste en ce qu'il est un savant qui, ayant excellentement pratiqué la plupart des exercices physiques, parle avec une égale compétence des choses de la science, des choses du sport, et des rapports des unes avec les autres. Il n'a pas fait, comme tant d'autres, de la science par oui-dire et de la gymnastique par procuration. Il a observé lui-même, sur lui-même et sur les autres, les phénomènes qu'il analyse; et, comme on dit, il a vécu ses livres.

De là leur haute valeur scientifique; de là aussi leur charme et leur grande utilité pratique.

En effet, pour répandre dans nos écoles en général, et en particulier dans nos écoles primaires, le goût et la saine pratique des exercices, il ne suffira ni de quelques exemples isolés, ni de quelques dévouements particuliers, ni de quelques bonnes compilations, décrivant consciencieusement les exercices et les jeux à introduire ou à ressusciter parmi notre jeunesse. La chose capitale sera de savoir bien convaincre les parents et les maîtres de l'indispensable nécessité des exercices au grand air. Pour cela, il faudra leur en expliquer, d'une façon à la fois intéressante et simple, claire et sérieuse, le mécanisme et les effets physiologiques. Seule, cette connaissance première substituera aux incertitudes, à la confusion actuelle, des règles précises et des méthodes sûres. Alors seront écartés les dangers de l'exercice mal appliqué, et l'on obtiendra des résultats vraiment et nécessairement féconds. L'armée marchera et travaillera si les chefs savent et veulent. Or, il est impossible de trouver des ouvrages plus propres que ceux du docteur Lagrange à donner ce savoir et à susciter ces bonnes volontés.

C'est ce que la commission a reconnu unanimement en les plaçant au premier rang.

Elle a admis au même rang et au même honneur le mémoire de 135 pages sur *l'Agonistique*, dont il me reste à vous parler.

Dans un rapide préambule, en quelques traits décisifs, l'auteur explique son dessein, divise son sujet et révèle le noble sentiment qui lui a dicté son ouvrage et qui l'inspire tout entier. « Les enfants », dit-il, « c'est l'avenir; contribuer à leur développement physique et moral, c'est travailler surtout pour la grandeur future de la patrie. Cette pensée fut sans doute celle du fondateur de ce concours; c'est elle aussi qui a guidé ma plume. » Ainsi, dès les premières lignes, comme un poète fait appel à la muse, l'auteur évoque la grande image de la patrie.

L'œuvre comporte cinq parties. Les trois premières forment une sorte de théorie générale embrassant à la fois l'histoire et la philosophie du sujet. Les deux dernières sont l'application de ces principes. Elles proposent, d'après un ordre systématique, un ensemble de jeux actifs et énumèrent les moyens de les faire pratiquer. Division excellente, parfaitement conforme au programme du concours.

I. — Et d'abord, pourquoi ce concours? De quelles préoccupations patriotiques est-il sorti? De quels maux cherche-t-on le remède? L'auteur nous le dira. Partout, en France, on a le vague sentiment que notre pays souffre d'une sorte de décadence physique et morale. Est-ce une illusion? est-ce une réalité? Toujours est-il qu'au point de vue physique, « le recrutement de l'armée s'amointrit; la taille diminue; la marche fatigue davantage; le sac paraît plus lourd aux épaules; les gens de campagne, même, ne vont plus à pied, ne portent plus de fardeaux. » Trop de voitures, trop de chemins de fer! Plus de marcheurs, plus de cavaliers! Les hommes s'agglomèrent dans des milieux insalubres; on surcharge les enfants de connaissances, mais on réduit leur corps à l'inaction; on les affine, mais on les étiolé. Conséquence: décadence morale: « l'énergie, l'esprit d'initiative, la résolution, ont manifestement diminué ». On essaie dans les deux derniers siècles; on n'ose plus aujourd'hui. « Nos jeunes hommes déséquilibrés sont à la fois des initiés et des impuissants; et certains maudissent l'existence dont ils ne savent pas tirer parti! »

II. — L'équilibre est donc rompu entre la culture de l'esprit et celle du corps. Voilà le mal. Le remède consistera à rétablir cet équilibre. Et comment? En faisant une part *de la culture à l'action corporelle*; en restaurant le mode d'éducation en honneur chez les Grecs, chez les Romains, et dans notre ancienne France.

Ainsi seulement on rendra aux jeunes générations l'esprit d'initiative et l'habitude de l'action, uniques sources des vertus viriles.

III. — Mais dans quelles conditions les exercices physiques doivent-ils être pratiqués. Avant tout, il faut agir en plein air: *exercices à l'air libre*; hors de cette voie, pas de salut. « Il n'y a pas de gymnastique, pas d'escrime, pas d'équitation, qui valent une heure de mouvement au grand air des champs. » Le docteur Lagrange est du même avis, et il est curieux de comparer les deux sciences, si différentes par l'argumentation, si semblables par la conclusion: « Le médecin insistant surtout sur les dangers de l'exercice dans un air vicié par *ce qu'il appelle les miasmes humains*, par l'acide carbonique, par les ptomaines respiciés, etc...; le publiciste, célébrant

avec une sorte d'enthousiasme poétique les bienfaits de l'air des champs, de l'air chargé de cet ozone, de cet oxygène électrisé, condensé, qui est le réparateur (il serait plus exact de dire le purificateur) par excellence; de l'air embaumé par ces principes odorants dont l'action thérapeutique, notamment sur le système nerveux, est si considérable; de l'air balayé par ces vents dont l'action tonique, *contondante*, est analogue à celle de la vague! En vain augmentera-t-on la durée des loisirs des enfants. Si on les retient dans leurs cours étroites, humides, ou dans « ces préaux poudreux où leurs pieds frappent le sol aride avec une inexorable monotonie », on ne fera rien de bon. Il faut absolument, chaque jour, les emmener à l'air libre, à l'air pur, « sur les vertes pelouses entourées de haies vives, parsemées d'arbres, illuminées de soleil ».

Cette « ozonisation de la jeunesse » est essentielle, elle doit tout primer. Il y faut pourvoir coûte que coûte. Il faut créer à la campagne des champs de jeux. Et l'auteur en donne les plans, très ingénieux, et les devis, très raisonnables. Il faut relier ces champs scolaires aux villes par des tramways scolaires. Et il indique le coût de premier établissement, les frais d'entretien et d'exploitation. Quel dommage que ce soit un peu cher! Mais, enfin, peut-être pourrait-on faire cette économie en plaçant le champ de jeux sur une ligne de fer existant déjà? Peut-être le champ de jeux lui-même ne serait-il pas indispensable? A la rigueur, pour « ozoniser » nos enfants, l'ozone, (ou plutôt l'air pur) qui ne coûte rien, ne suffit-il pas? — C'est possible; mais ce n'est pas certain. Car pour agir, il faut souvent des prétextes d'agir. Les hommes raisonnent ainsi. Que de gens n'iraient jamais à la campagne s'ils n'y possédaient pas une petite maison!

IV. — Après cette excellente apologie du grand air, l'auteur passe à la théorie des jeux actifs proprement dits. Cette partie est une sorte de philosophie des jeux scolaires, et tout l'ouvrage s'y rapporte comme à un centre.

En fait de jeux actifs, dit l'auteur, on n'a rien inventé depuis l'antiquité, et on n'avait rien à inventer. Il a parfaitement raison. Sur ce point, comme sur bien d'autres, les Grecs avaient déjà tout dit. Quoi de plus profond, en effet, et de plus exact que la théorie de la gymnastique telle que Platon l'a souvent exposée, et notamment au 7^e livre des Lois? Le but est de réaliser le type idéal de la forme humaine. Or, cet idéal a un double aspect: la force et la beauté. Ni la beauté ne suffit sans la force, ni la force sans la beauté. Ce ne sera donc pas assez de viser à la puissance des muscles; il faudra obtenir aussi la grâce des mouvements. De là deux sortes d'exercices: les uns tendront vers la force, procéderont de la lutte et prépareront l'homme aux travaux de la guerre; leur ensemble constituera la « *païestrique* ». Les autres tendront vers l'équilibre, procéderont du mouvement rythmé, de la danse, et prépareront l'homme aux joies de la paix; leur ensemble constituera « l'*orchestique* ».

L'auteur reprend à son compte toute cette théorie. Il l'expose avec netteté, avec complaisance, sans oublier surtout cette terminologie grecque qui a pour lui tant d'attraits. Mais puisqu'il voulait faire de cette division platonicienne le pivot de son système, nous regretterons qu'il ne l'ait pas approfondi davantage. Il nous aurait charmés si, à sa façon originale, il avait recherché la racine psychologique de ces systèmes d'exercices, et l'avait trouvée dans deux instincts de notre nature, également puissants, également irréductibles. D'une part, l'instinct

de résistance, destiné à protéger par la lutte l'intégrité de l'être; d'autre part, l'instinct de sympathie, destiné à accroître par la séduction la puissance de l'être. De là un double série d'exercices et de jeux: exercices et jeux de combat et de discordance; exercices et jeux de paix et d'harmonie.

C'est sur cette division fondamentale qu'il fallait étayer la classification des jeux. Heureusement, l'auteur n'a pas été fidèle à son propre principe. Des deux séries de jeux, il n'en a retenu qu'un seul, soit le dain, soit l'inadvertance, il a rejeté « l'*orchestique* », les jeux « civils », et n'a retenu qu'à « la *païestrique* », aux jeux « militaires ». Sa classification repose exclusivement sur l'idée de lutte.

D'après lui, il y aurait quatre catégories de jeux actifs:

1^o La *Gymnique*, ou lutte contre la nature, contre soi-même;

2^o La *Machettique*, ou lutte contre les autres hommes;

3^o La *Protégétique*, ou lutte contre les éléments (catégorie trop étroite. Il fallait aussi la lutte contre les éléments: la terre, l'eau, l'air et le feu);

4^o La *Cynétiétique*, lutte contre les maux.

Les mots grecs ne répondent pas toujours très exactement aux définitions. Ainsi, enfin cette division est très originale, ingénieuse; malheureusement elle est incomplète. Il n'est pas possible de classer tous les jeux actifs dans ces quatre catégories. Il fallait absolument ajouter la série d'exercices reposant sur l'accord et sur l'harmonie. Or, comme ces jeux sont importants et ne peuvent être passés sous silence, l'auteur en fera entrer quelques-uns de force dans ses catégories. Ils y nuiront une place qui ne leur convient pas; ils ne négligeront ceux dont on aurait dû parler, et nous allons voir que toute l'explication en sera quelque peu troublée.

1^o La *Gymnique* est par définition la lutte contre soi-même, l'effort contre les organes faibles ou rebelles. Ici devraient donc figurer presque exclusivement tous les mouvements méthodiques qui se rapportent à la gymnastique athlétique et même à la gymnastique orthopédique.

Le mot de *jeu*, appliqué à ces exercices difficiles, semble sans doute à l'auteur un peu forcé; il en paraît embarrassé; il explique qu'ils ne deviennent des jeux qu'à la condition expresse d'être pratiqués librement; et il passe trop rapidement sur cette partie si importante de l'éducation physique. Il fallait insister, montrer qu'il y avait là aussi des jeux, mais des jeux d'un ordre spécial, jeux athlétiques, jeux savants, qui ne convenaient ni à tous les tempéraments ni à tous les âges, mais qui pouvaient avoir un attrait puissant et une utilité incontestable. Par contre, c'est avec étonnement que nous voyons intervenir ici, et la boxe, et la savate, et la lutte, et surtout la danse. Quels rapports ces jeux et ces exercices ont-ils avec « la lutte contre soi-même »? Ajoutons vite que l'auteur parle avec un charme infini de la danse antique et moderne. Et nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'on plaçât ce développement dans un chapitre qui ne le comportait pas, il ait été forcé de nous l'écourter quelque peu.

2^o La *Machettique*, doit comprendre tous les jeux qui se rapportent au combat de l'homme contre l'homme. On s'attend donc naturellement à voir paraître ici la lutte corps à corps, la boxe et les jeux qui en dérivent, comme la savate, la baguette ou foot-ball, et toutes les escrimes, fleuret, sabre, canne, bâton, etc... Point du tout; c'est à un autre chapitre que l'auteur s'en occupe, et c'est pour les proscrire, ou peu s'en faut. Les escrimes, selon lui, ne seraient pas à

encourager dans les écoles, comme exercices aristocratiques, coûteux et restreints à un trop petit nombre; les luttas, comme jeux de distinction, exercices brutaux; pas assez « distingués ». — Nous ne pouvons souscrire à ces arrêts. Nous estimons au contraire que toutes les escrimes, tous ces jeux si profitables pour l'éducation du caractère et de la volonté et pour le développement de la force et du courage, peuvent et doivent être étendus à tous les âges, dans nos écoles, comme ils sont imposés à tous les soldats dans nos régiments. L'enseignement mutuel en peut rendre la pratique très aisée et peu coûteuse. Quant aux luttas, aux jeux violents, si propres à créer l'endurance et le sang-froid, la brutalité qu'on leur reproche n'est pas en eux, mais dans ceux qui les pratiquent. Qu'y a-t-il donc de si distingué à avoir pour d'un coup de poing et, au besoin, à n'être capable ni de le recevoir ni de le rendre? D'ailleurs, dans toutes les batailles il y a place pour la courtoisie; c'est affaire de règle et d'organisation.

Avant donc en quelque sorte éliminé ces exercices, qui se rapportaient si directement au sujet de ce chapitre, l'auteur, avec une délicatesse ingénieuse, les renvoie par ce qu'il appelle : « jeux balistiques » et « jeux tactiques ». — Mais ici l'analogie avec la guerre n'existe que dans les mots. La « balistique », c'est l'art de lancer le ballon, le disque, le palot, la paume. La « tactique », c'est l'art de se mouvoir en formant des figures, des évolutions, etc. En quoi donc tous ces jeux simulent-ils la lutte de l'homme contre l'homme? Ce sont des exercices d'adresse, de grâce, d'agilité; des jeux d'élégance, et non des jeux de force.

Cette réserve faite, reconnaissons encore tout le charme et tout le sens pratique de ce développement sur ces jeux balistiques et tactiques; la balle; la paume amplifiée; la sphéromachie ou lutte du ballon à la main; la transformation de la balle au mur en tir à la balle sur des buts fixes ou mobiles; les courses à pied; courses de têtes et courses à la bague; les carroussels à pied avec combinaison de quadrilles... Tout cela est parfaitement intéressant, pratique, applicable partout, sans aucun frais. Lisez surtout tout le passage relatif à l'organisation de la petite guerre; vous sentirez tout de suite que pour parler ainsi de la petite guerre il faut avoir fait la grande et la connaître à fond.

La *Prologétique*, dit l'auteur, renferme tous les jeux ou exercices dont la marche ou la course constitue la base. Définition trop étroite, semble-t-il. Ne vaudrait-il pas mieux dire, reprenant une définition antérieure : Ce sont les jeux par lesquels l'homme lutte contre la « nature »? Ce chapitre traite, excellentement du reste, des marches, des promenades et de leurs diverses variétés : promenades topographiques, promenades télégraphiques (l'auteur aurait pu ajouter les promenades géologiques, botaniques, etc.); marches d'entraînement; excursions; ascensions; courses plates; courses d'obstacles; sauts. Il décrit avec esprit les jeux qui dérivent de la course, l'ostacinde ou jeu de la coquille (toujours renouvelé des Grecs) et surtout les barres, jeu qui est « plus que tout autre l'image de la guerre et que des importations étrangères menacent d'un oubli immérité ».

Après les jeux dans lesquels l'homme lutte contre le terrain et ses obstacles, ne serait-ce pas ici le lieu de parler du combat contre l'eau et les vents, de la natation, du canotage, etc.?... L'auteur s'en est occupé ailleurs, mais un peu superficiellement. Nous aurions aimé à lui voir ici développer largement ses vues et donner carrière à son

talent sur ces excellents exercices, si dignes d'être encouragés à tous égards.

4° La *Cyphogétique* forme la quatrième et dernière série des jeux scolaires. Nous trouvons encore ici, comme disent les philosophes, que le mot n'est pas adéquat à l'idée. Il ne s'applique qu'aux exercices de chasse, et c'est là un simple détail de l'idée générale qui devrait inspirer tout ce chapitre : la lutte de l'homme contre la bête. L'équitation et les exercices gymnastiques qui en dérivent; les exercices de tir, au fusil, à l'arc; tout cela, traité à cette place, aurait donné du corps à ce chapitre. Au lieu de cela, l'auteur, toujours avec beaucoup d'agrément, parle de la simulation de la chasse par des piétons : chasse à courre, chasse à vue, rallie-papier, chasse au cerf, etc... En somme, ces jeux n'ont de la chasse que le nom : ce sont des ombres de chasseurs poursuivant des ombres de bèvres. Au fond, il s'agit encore de simples courses à pied qui devraient figurer dans la catégorie précédente...

V. — La cinquième et dernière partie du mémoire est consacrée aux moyens les plus propres à faire connaître les jeux, à en inspirer le goût, et à les faire entreprendre et durer.

C'est à un autre endroit du mémoire qu'il faut aller chercher encore la philosophie de ce dernier développement. Elle se trouve au chapitre VIII intitulé *Ressources passionnelles*. Chapitre curieux qui ne s'inspire plus de Platon, mais de Fourier, et non pas tant de ses idées que de ses formes de langage.

Les sentiments qu'il faut éveiller chez les enfants appartiennent à deux « séries passionnelles » : celle de la « pugnacité », qui est le goût de la lutte, et celle de l'amour-propre, qui est l'amour de la récompense et de la louange. Ces passions sont fécondes, dit l'auteur; et il a raison. Pour les susciter, il faut demander le concours de la presse, des journaux et des livres. Il faut créer des œuvres « Indiques », trimestrielles et annuelles; inventer des distinctions, des ornements, des titres, pour les individus, et des distinctions collectives pour les écoles. Il faut créer dans les établissements des salles d'honneur où les exploits des lauréats seront inscrits sur les murs. Il faut instituer des joutes et des concours publics, au canton, au département, à la région; et cela à l'occasion des fêtes locales ou nationales. On pourrait même, dans les fêtes, honorer les lauréats par une sorte de *trionphe* analogue à l'ovation qui est faite aux vainqueurs du tir dans les régiments d'artillerie. « Quelques vertes guirlandes, des fleurs, des drapeaux, un peu de musique, il n'en faut pas davantage pour organiser partout, à peu de frais, de jolies fêtes et des fêtes utiles, où la jeunesse développerait ses facultés physiques, son instruction, ses sentiments patriotiques. Tout le monde y gagnerait. »

Tous ces conseils sont justes, pratiques, et émanent d'un moraliste qui connaît bien le cœur de l'homme et celui de l'enfant; ce qui est la même chose, on peut s'en faire.

On a vraiment quelque honte, messieurs, de donner une réduction si décolorée d'une œuvre qui a tant de caractère et d'accent. On voudrait pouvoir s'arrêter à chaque page, citer les mots heureux, les expressions pittoresques, qui abondent. Mais il faut bien finir. En somme, deux impressions jaillissent de cette lecture : la première, c'est qu'on a affaire à un esprit vraiment original. Original par l'alliance étrange d'une imagination vive, poétique, délicate, avec un jugement tout viril et militaire; original, par la recherche constante des principes moraux et philosophi-

ques, jointe à la préoccupation « des voies et moyens » et du « dispositif »; original par le style très particulier, plein de néologismes ingénieux, amusants; de tournures libres, parfois aisées jusqu'à l'incorrection et qui ne sentent jamais l'écrivain de profession. — La seconde impression, c'est que l'inspiration maîtresse de ce livre est un patriotisme ardent, quoique très contenu et très discret dans son expression. On pourrait appliquer au patriotisme ce qu'on a dit des grandes douleurs : il est muet. Celui de l'auteur ne se répand pas en protestations, mais on le sent, on le devine partout; il vous échauffe, vous pénètre et vous gagne. Et c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans ce travail.

Il est un foyer d'idées généreuses, très propre à allumer dans les cœurs un goût passionné pour les exercices et les jeux. Par contre, nous l'avons dit, l'ouvrage du docteur Lagrange est une source abondante d'idées et de renseignements indispensables pour éclairer le zèle des néophytes et bien diriger leurs efforts. — Lequel des deux aura le mieux servi la cause de l'éducation physique? La commission ne s'est pas prononcée; ou plutôt, elle a décidé que les deux candidats, à des titres divers, avaient également mérité le premier prix; et, ne pouvant le doubler, elle l'a partagé. Cela fait, on a brisé le cachet qui avait provisoirement protégé l'anonymat de l'auteur du mémoire; on a révélé le nom du général Lewal, et personne ne s'est plus étonné de tous les mérites de l'*Agonistique*.

III

Les œuvres éminentes dont nous venons de parler auraient suffi pour honorer hautement ce concours. Mais il s'est révélé en outre, parmi les nombreux candidats, des mérites qui, sans avoir le même éclat, ont paru cependant dignes du plus grand intérêt. C'est pourquoi la commission a décidé de distraire du prix une somme de 2,000 fr. et de la répartir entre cinq personnes, sous la forme de cinq seconds prix de 400 fr.

Les titulaires de ces récompenses seraient :

- 1° M. le colonel Doex, de Bruxelles, inspecteur de la gymnastique dans les écoles de l'Etat belge;
- 2° M. Désiré Séhé, professeur de gymnastique à Paris;
- 3° M. Mathieu, directeur de l'école normale de Châlons;
- 4° M. Thiéry, principal du collège de Remiremont;
- 5° M. Michel, instituteur public à Kerfontaine (Finistère).

M. le colonel Doex a rendu à son pays d'importants services. Ses efforts intelligents, ses ouvrages, sa propagande personnelle, ont grandement contribué à améliorer la gymnastique dans les écoles primaires de la Belgique. On sait, en effet, que nos voisins nous ont précédés de plusieurs années, dans la pratique des jeux scolaires.

Le livre que le colonel Doex présente au concours, a été écrit en vue de favoriser plus énergiquement encore ce mouvement de réforme. Il s'agit de faire connaître aux instituteurs, aux professeurs, aux pères de famille, les règles et la marche des jeux scolaires; et le travail répond parfaitement à ce but. Après des considérations générales, d'une doctrine sûre et correcte, l'auteur classe dans un ordre méthodique, et décrit avec clarté, plus de deux cents jeux applicables, pour la plupart aux filles et aux garçons. Le livre est d'une forme agréable; le texte en est relevé par de jolies vignettes. Les instituteurs français, et les parents français

pourront en faire leur profit tout autant que les belges. C'est à ce titre que la commission, rendant hommage à la fois à l'œuvre et à son auteur, vous propose de lui attribuer un prix de 400 fr.

M. Désiré Sché, professeur de gymnastique, à Paris, est un véritable apôtre de l'éducation physique. Il a consacré toute sa vie à la propagation des exercices et des bonnes méthodes gymnastiques. Il a travaillé à cette œuvre avec un rare dévouement et un désintéressement encore plus rare. Les commissaires délégués ont constaté qu'il avait obtenu, notamment à l'Internat des pupilles de la ville de Paris (avenue Philippe-Auguste), des résultats remarquables. M. Sché est avant tout un homme d'action. Ce ne sont pas ses écrits que la commission propose de récompenser; c'est l'homme lui-même, c'est son œuvre pratique. Elle a pensé que de tels exemples méritaient d'être hautement encouragés; c'est pourquoi elle a décidé de décerner à M. Désiré Sché un prix de 400 fr.

M. Mathieu, directeur de l'école normale de Châlons, s'est proposé de répondre méthodiquement aux questions du concours; son mémoire est intitulé: *Jeux et exercices scolaires les plus propres à développer la force, l'adresse et l'agilité*.

Après avoir décrit ce qu'il appelle «l'état scolaire», c'est-à-dire l'inertie physique des élèves, dans les lycées, les écoles primaires et les écoles normales; après avoir signalé les causes et les effets de ce mal, il en indique le remède.

Ce remède réside dans la renaissance des jeux scolaires, et M. Mathieu décrit ceux qui paraissent les plus dignes d'être généralisés.

Le choix de M. Mathieu, quoiqu'un peu maigre, est généralement bon et judicieux.

Dans la 3^e partie, qui est la plus intéressante, l'auteur expose, avec l'autorité que lui donne son expérience professionnelle, les moyens pratiques de propager ces jeux, principalement dans les écoles primaires de garçons et les écoles normales. Enfin, un chapitre sur les avantages des jeux pour l'individu, au point de vue moral et physique, pour la nation, en temps de paix et en temps de guerre, sert de conclusion à ce travail. Ce mémoire, plein de méthode, de netteté, à la fois pratique dans ses vues et très élevé de sentiments, a paru mériter une distinction spéciale, et la commission lui a attribué un prix de 400 fr.

M. Thiéry est depuis huit ans principal du collège de Remiremont. Il raconte, dans un intéressant mémoire, comment il est parvenu à transformer complètement l'esprit et les habitudes des élèves de ce collège. Non seulement les exercices physiques, les jeux scolaires, le travail manuel y sont fort en honneur, mais, chose plus rare, les élèves ont une maison de campagne où ils vont passer au grand air les après-midi de congé. Dans cet heureux établissement, il y a peu ou point de malades; les faibles sont fortifiés, la discipline très simplifiée, et, chose remarquable, les études fort améliorées. Avant ces réformes, le collège produisait à peine trois ou quatre bacheliers par an. En 1889, il a eu vingt-six succès d'examens, dont quinze bacheliers, une bourse de licence, une admission à l'école navale; en outre de leurs diplômes, les élèves emportent du collège des muscles vigoureux et une santé florissante.

Ce n'est pas tout, l'exemple du collège a été contagieux. Autrefois, les places de la ville étaient mornes; maintenant on y joue avec ardeur. Les anciens élèves ont fondé des sociétés de gymnastique, etc. Ce n'est pas à Remiremont qu'on trouverait encore

ces sottis préjugés qui font proscrire les exercices comme incompatibles avec la dignité professionnelle. Quand il s'agit, on peut voir palmer tout le monde, même les juges, même le sous-préfet!

Ces résultats, confirmés par le témoignage de l'inspecteur d'académie, valent bien une récompense, et la commission est heureuse de décerner à M. Thiéry, avec ses félicitations, un prix de 400 fr.

M. Michel, instituteur public à Kerfeunteun (Finistère), a envoyé un mémoire sur l'*Education physique à l'école primaire*. Ce travail est sensé, modeste, consciencieux; l'auteur comprend l'importance de la question qui s'agit, il est pénétré de l'utilité de l'exercice et des jeux; il n'a pas la prétention d'éclairer le débat de lumières inconnues. Il veut dire simplement ce qu'il fait, dans sa petite école. Il le dit, et fort bien, et c'est intéressant. Ce n'est pas M. Michel qui répondra à ses chefs qu'il ne peut pas faire de gymnastique, et organiser des jeux à Kerfeunteun, parce que Kerfeunteun est au bout de la terre et qu'on y manque de tout. Ses balles, il les fabrique avec un bouchon de liège, de vieilles lièdes de drap et une peau de gant. Ses haltères, il les fait avec des rondins de bois de chauffage; de même ses mits, et de même ses barres parallèles, son trapèze, son échelle, sa corde à nœuds. Ses élèves font de l'escrime; et, n'ayant pas de fleurets ni de sabres d'acier, ils s'évertuent avec des sabres de bois et des baguettes de coudrier. Ils ont aussi, pour l'exercice militaire, de bons fusils de bois; et pour tirer à la cible, de bonnes arbalètes de leur façon, et qui percent à 30 mètres...

Voilà un bon instituteur, voilà un bon maître de gymnastique. Ajoutons que son mémoire est bien fait, traitant successivement d'une façon simple, pratique, judicieuse, les trois points proposés par la commission.

Vous trouverez, messieurs, comme moi, qu'en attribuant à M. Michel un prix de 400 fr., la commission ne fait pas seulement un acte de justice, mais aussi un acte d'habile propagande: car, par là, elle déterminera peut-être beaucoup d'instituteurs à imiter l'instituteur de Kerfeunteun.

IV

Après la distribution de ces sept prix, le crédit de la commission s'est trouvé épuisé, mais non pas la liste des candidats méritants. Il restait encore beaucoup de concurrents à qui la commission désirait décerner, avec une mention honorable, un souvenir durable de leurs efforts; quelques médailles auraient été les bienvenues. A peine ce désir était-il formulé, qu'un membre de la commission, M. Napoléon Ney, offrait généreusement de le satisfaire. Je l'en remercie en votre nom, messieurs, et au nom des candidats. Mais M. le ministre de l'instruction publique, témoignant une fois de plus de tout l'intérêt que lui inspire ce concours, a bien voulu, sur la proposition de l'honorable président de la commission, M. Gréard, mettre à votre disposition neuf médailles de vermeil et huit médailles de bronze.

Aussitôt, la répartition suivante a été proposée:

Cinq médailles de vermeil en faveur de:
M. Parmentier, professeur à la faculté des lettres de Poitiers et ancien instituteur;
M. Pierre Cooreman, professeur à l'école normale de Bruxelles;
M. Magendie, directeur de l'école normale de Poix;
M. Cruciani, professeur de gymnastique

à l'école normale de Bruxelles;
M. Magendie, directeur de l'école normale de Poix;
M. Cruciani, professeur de gymnastique

à l'école normale de Bruxelles;
M. Magendie, directeur de l'école normale de Poix;

M. Cruciani, professeur de gymnastique à l'école normale de Bruxelles;

M. Levoy, instituteur public à Saint-Aveur (Oise).

Ces candidats ont présenté des mémoires qui, à des titres divers, ont paru dignes d'être distingués. Parmi ces travaux, les uns, comme ceux de MM. Cooreman et Cruciani, nous offrent une énumération très complète, très détaillée des jeux qui peuvent être mis en usage dans toutes les écoles; les autres sont exposés avec des figures et des figures ornementales et des recueils remplis de renseignements utiles et consciencieux. Les autres, comme ceux de MM. Parmentier, Magendie, Levoy, sont plus volumineux, moins complets, se distinguant par une certaine originalité de forme et par un caractère moins imposant. Ces trois candidats connaissent et aiment l'enseignement primaire; ils lui appartiennent non seulement par leur cœur, mais par leur esprit; ils ont enseigné aux écoles populaires et aux institutrices, qu'ils donnent leurs conseils, d'autant plus intéressants, qu'ils sont le fruit de l'expérience et de la pratique. Par ce côté, ils ont été très complètement dans les données du concours, et ont mérité d'être jugés dignes d'une distinction spéciale.

Quatre médailles de vermeil pourront être décernées également à:

M. Livet, chef d'institution à Nantes;

M. Picard, directeur de l'école normale de garçons de la rue d'Aligre, à Paris;

M. Robin, directeur de l'orphelinat Provost à Sempuis (Oise);

M. Sérié, professeur de gymnastique à l'école Arago à Paris.

Le mérite commun à ces quatre candidats est d'avoir servi très efficacement la cause des exercices physiques dans les établissements où ils sont directeurs ou professeurs. La commission a constaté, non à Paris, par des visites de ses membres, mais par des enquêtes de ses délégués, en province, que, dans chacune de ces écoles, on avait obtenu des résultats assez remarquables pour mériter un encouragement et un témoignage très honorable d'estime et de satisfaction.

Une médaille de bronze a été proposée en faveur de:

Mlle Lufving, de Stockholm;

M. Delbos, professeur à l'école navale de Dartmouth (Angleterre);

M. Chappelle, avocat, ancien adjoint au maire de Saint-Etienne;

M. Jampierre, lieutenant au 9^e régiment d'infanterie;

M. Artu, instituteur public à Bayeux;

M. Sauravin, instituteur public à Vallauris (Aisne);

M. Labouq, professeur de gymnastique à Limoges;

M. Morlot, professeur de gymnastique à Valentign (Deux).

Il nous est impossible d'entreprendre le compte rendu particulier de chacun des travaux qui ont valu à leurs auteurs les distinctions dont nous venons de parler. Nous sommes forcés de renvoyer aux rapports spéciaux dont leurs mémoires ont été l'objet. Qu'il nous suffise de dire que l'honorable témoignage qu'on propose de leur décerner, se justifie toujours par quelque sérieux mérite d'ensemble ou de détail; par un vif désir de répandre et de développer les exercices physiques et les jeux dans nos écoles, et, généralement, par des services personnels rendus à cette grande cause.

La commission a reçu et remarqué plusieurs monographies intéressantes:

En première ligne, nous citerons celle de *D^r Coustan*, médecin-major su 117^e de ligne à Montpellier. Ce travail remarquable est consacré à l'examen de trois questions:

... jugée, causé aux enfants par la privation d'exercices physiques; 2° bienfaits de la culture physique leur procurée; 3° accidents qui peuvent survenir par suite de l'usage imprudent de la gymnastique. Les regrets de ne pouvoir suivre le plan dans l'exposé de ces trois points. — La première partie est traitée, non pas avec des phrases et des énonciations, mais avec des faits et des expériences; il nous offre des observations inédites et des statistiques nouvelles de haut intérêt. C'est un travail d'une haute valeur scientifique. — La deuxième partie, dans un tout autre ordre, nous présente les monographies du commandant Fabre, sur le jeu de paume du capitaine de la marine, par M. Lalanne et par M. Labrousse, un officier de marine. Les deux parties ont inventé et présenté des appareils nouveaux, chevaux à ressort et chevaux tre-poids, grâce auxquels ils croient possible de former des cavaliers, dans les régiments, par une méthode rapide, plus sûre, moins coûteuse et plus dangereuse. — La troisième partie a fait construire et présente des modèles de canots et de périssoires. Le principal mérite consiste dans un bon marché, mais qui ne saurait être négligé, pour des écoles, un degré de suffisance. — Les travaux, malgré l'intérêt qu'ils ont pour eux-mêmes, ont paru à la commission avoir un caractère trop spécial pour être admis à participer aux dépenses du concours.

... nous ne me pardonneriez pas, messieurs, si j'avais raison, si après avoir mentionné les noms de tant d'honorables candidats qui ont concouru sans avoir mérité, je ne renuais pas, en terminant, un mot de reconnaissance à ceux qui l'ont fait sans avoir concouru. — La plupart d'entre eux font partie de cette commission, ils m'ont encouragé. Leur présence honore, mais elle me gêne singulièrement. Car enfin, ce qu'il y a de plus mal à dire en face, après un reproche, c'est d'applaudir. Je ne leur en ferai donc je me bornerai à citer quelques noms (surtout je vous charge tous du contraire). Quels candidats nous aurions nous, messieurs, avec M. Godart et son école; avec l'école alsacienne; avec M. Grousset et sa ligue nationale d'éducation physique, sans oublier ses collaborateurs inséparables: Philippe Basset, André Laurie; avec M. Féry d'Estis et son escrime; avec M. Napoléon et son Racing Club; avec M. Pierre de Merlin et son association pour la réforme de l'éducation scolaire, ses jeux scolaires, etc.; avec tant de membres de l'Université, de l'Institut, de l'Académie de médecine, de l'Académie française; quels candidats qu'un Marey, un Arden, un Gréard! et alors, quelle est pour un rapporteur général l'embarras, messieurs, ils se sont amusés, et je ne crois pas qu'ils le regrettent. Cela, pour deux raisons. — La première, c'est qu'en étudiant les travaux du concours, ils ont dû éprouver cette profonde satisfaction de retrouver à chaque pas la trace de leur influence ou de leurs idées, l'inspiration de leurs idées et

de leurs conseils; et qu'enfin, ils sentent bien qu'en couronnant la plupart de nos candidats, c'est toujours eux, les candidats latents et illustres, que nous couronnons encore. La seconde raison, c'est qu'en consentant à siéger dans cette commission et à la présider, en la rehaussant du prestige de leur nom honoré, ils ont, par leur présence seule, ajouté à la libéralité de M. Bischoffsheim quelque chose d'inestimable; ils ont fait de ce concours une manifestation si populaire, si universelle, et portant si féconde, que, parmi d'innombrables candidats, nous avons pu distinguer et récompenser, unis et rapprochés dans un même sentiment d'émulation patriotique, un ancien ministre de la guerre, et un simple instituteur de village.

Paris, le 17 mars 1890.

Le rapporteur général,
Ed. MANDEVILLER.

Rapport général présenté par M. E. Marthe à la commission chargée de juger le concours ouvert par M. le ministre de l'Instruction publique, sur la demande de la Société d'assistance publique pour les aveugles.

Messieurs,

Les membres de votre sous-commission qui ont été plus spécialement chargés d'examiner les mémoires déposés en vue du concours ouvert pour l'attribution des prix fondés par la Société d'assistance pour les aveugles ont eu le regret de constater que les concurrents n'étaient pas nombreux et que, sauf une exception, leurs œuvres étaient loin d'avoir la valeur de celles produites dans le concours pour l'attribution du prix Bischoffsheim.

Ce résultat n'a rien qui puisse nous surprendre, et vous en comprendrez aisément la double cause: d'une part, les prix offerts par la Société d'assistance pour les aveugles, quoiqu'ils fussent très enviables, ne pouvaient pas exercer la même attraction que le prix d'une valeur tout à fait exceptionnelle offert par M. Bischoffsheim; d'autre part, les écoles d'aveugles sont bien moins connues que ne le sont les écoles à l'usage des voyants.

Nous pourrions ajouter que les nombreuses personnes qui ont eu l'occasion de constater les résultats obtenus par les aveugles dans l'enseignement intellectuel, musical et professionnel, manifestent vivement leur surprise et leur sympathie pour ces enfants ou pour ces hommes qui sont parvenus à suppléer presque complètement par le toucher et par l'ouïe au sens qui leur manque, mais qu'il en est bien peu qui aient pu s'astreindre à fréquenter les aveugles et à étudier à fond la question capitale de l'amélioration de leur sort.

Cependant, parmi les sept mémoires qui ont été déposés et que nous avons attentivement examinés, nous en avons retenu trois qui nous ont paru dignes, à des degrés différents, d'être récompensés.

En première ligne, et bien au-dessus des autres, nous plaçons le travail de M. le docteur Fabre, médecin de l'administration de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

Il n'y a dans ce travail ni les hors-d'œuvre, ni les détails inutiles, ni les banalités que nous avons rencontrées dans beaucoup d'autres.

L'auteur va droit au but et, en le lisant, on croit bientôt qu'on est en présence d'un de ces rares hommes dont nous ne pouvons parler qui ont fréquenté les aveugles et étudié leurs aptitudes et leurs besoins avec le vif désir de leur être utile.

Le sujet mis au concours est par lui traité avec concision, mais il est traité dans toutes ses parties.

Après avoir tracé une excellente étude physiologique de l'aveugle et surtout de l'aveugle arrivé à l'âge scolaire, il donne de bons conseils à ceux qui sont chargés de son éducation intellectuelle et physique.

Peut-on connaître le degré d'intérêt que M. le docteur Fabre porte aux aveugles? Il suffit d'extraire de son mémoire une partie du passage dans lequel il affirme le droit de l'aveugle à l'instruction:

« On a dit, avec raison, que si la cécité rend plus difficile et plus longue l'éducation des aveugles, on ne saurait les priver du droit à l'instruction. S'il est reconnu que les aveugles instruits peuvent devenir des hommes capables de remplir une place utile dans la société, on a le devoir, depuis que cela est possible, de leur faciliter les moyens d'y accéder. Mais il faut, pour cela, que les remarquables facilités d'application qu'on découvre en eux soient méthodiquement dirigées et que leurs forces physiques leur permettent de longs efforts et une grande assiduité dans le travail. »

Après avoir fait cette déclaration, l'auteur constate que si les enfants rigoureux qu'un brusque accident a privés de la vue sont ordinairement capables de fournir cette somme d'efforts et de travail, il n'en est malheureusement pas de même pour les nombreux enfants qui, nés aveugles ou devenus aveugles dans la première enfance, doivent leur cécité, soit à l'ophtalmie des nouveau-nés, soit à la variole, soit à la méningite, soit à des maladies héréditaires.

Ce sont ceux-là surtout que M. le docteur Fabre veut fortifier par l'usage des jeux et des exercices corporels.

Pour mieux faire comprendre l'importance de sa proposition, dans un tableau un peu sombre, mais exact, il nous montre ce qu'est ordinairement l'aveugle enfant dans sa famille et à l'école.

« Ces enfants, dit-il, peuvent être très intelligents, avoir beaucoup d'imagination et de sensibilité, mais ils sont le plus souvent chétifs et débiles. »

« On ne saurait s'en étonner. Inspirant dans la famille une pitié très tendre, mais qui s'exerce maladroitement, ils sont sans doute très caressés; mais on craint de les faire mouvoir et ils sont à peu près livrés à eux-mêmes pendant de longues heures, immobiles dans un coin, soigneusement et sottement à l'abri de tout choc et de toute aventure. »

« L'enfant écoute et réfléchit beaucoup; son imagination se développe trop, mais ses forces et ses membres ne se développent guère. La plupart du temps il n'apprend ni à s'habiller, ni à se nettoyer, ni même à manger sans aide. Il craint de changer de place et, amassé sur lui-même, il s'habitue à conserver les attitudes les plus funestes pour sa santé. »

« Une fois à l'école, il apprendra à s'habiller, à manger proprement, et peut-être assez vite, à se tenir à peu près droit et à marcher librement. »

« Mais, à tous les inconvénients de l'Internat, il faut ajouter, pour l'enfant aveugle, celui qui résulte de l'obligation où il est, pour lire ou écrire avec ses doigts, de se tenir fortement courbé, les deux mains rapprochées l'une de l'autre, pendant beaucoup plus longtemps de suite que cela n'est nécessaire aux enfants voyants. On comprend combien le développement régulier des muscles et des os de la poitrine, combien le jeu des poumons sont entravés par la nécessité prolongée d'une telle attitude. »

M. Fabre examine alors la question des exercices corporels et des jeux scolaires.